

## LE MAL CACHÉ

Il y a de l'interdit parmi vous, ô Israël !  
(Josué VII, 13.)

Mes frères,

Le Dieu de l'Ancien Testament est souvent entouré d'un éclat terrible; c'est le Dieu fort des vengeances, c'est un feu consumant. Ici et là cependant, cet éclat s'adoucit, des traits d'une mansuétude infinie nous laissent entrevoir le jour où il se révélera dans la plénitude de sa nature. Une tendresse, une miséricorde incomparables se mêlent aux prescriptions de la loi mosaïque et pénètrent les révélations des prophètes et les psaumes; on y reconnaît par avance le Dieu de l'Évangile, celui que Jésus a révélé dans toute la perfection de son amour, et que Moïse n'avait pu complètement connaître, car, selon l'expression de saint

Jean, si la loi a été donnée par Moïse, la *grâce* et la *vérité* sont venues par Jésus-Christ <sup>1</sup>. Jéhovah, au temps de la théocratie, se révèle surtout par sa justice et sa sainteté. C'est le grand justicier des peuples. Comme il châtie par le feu du ciel l'infamie de Sodome, il châtie par le glaive d'Israël les abominations des Cananéens. Israël, il est vrai, associe souvent à cette mission terrible ses passions haineuses et ses vengeances nationales; de là, dans son histoire, plus d'une page sanglante qui trouble notre conscience et notre cœur. Mais gardons-nous de faire remonter ces vengeances jusqu'à Jéhovah lui-même! Jéhovah proclame sa loi sainte, et si c'est Israël qui la viole, Israël sera châtié tout aussi sévèrement que ses ennemis. Ce qui arme le glaive de la théocratie, c'est la justice non tempérée encore par la miséricorde, mais pour tous cette justice est la même, et c'est sur Israël què fondent souvent ses plus terribles coups. J'en trouve la preuve dans le récit que je veux méditer aujourd'hui.

Les Israélites venaient d'entrer en Canaan. Vainqueurs dans chaque rencontre, tout à coup ils

<sup>1</sup> Jean I, 17.

subissent devant la petite ville de Haï la plus honteuse défaite; Josué, confondu dans ses espérances, troublé dans sa foi, vient se jeter aux pieds de l'Éternel et y répand avec amertume ses gémissements et ses murmures. « Hélas! Seigneur Éternel, s'écrie-t-il, pourquoi as-tu fait passer ce peuple en deçà du Jourdain? Voulais-tu nous livrer entre les mains de l'Amorrhéen, et nous faire périr? Oh! que je voudrais que nous fussions demeurés au delà du fleuve!... Les Cananéens nous envelopperont, ils vont nous détruire, et que feras-tu de ton grand nom? » Mais l'Éternel dit à Josué: « Il y a de l'interdit parmi vous, lève-toi, et sanctifie le peuple. » Et Josué convoqua tout Israël, les trompettes sonnèrent au camp, et le peuple tout entier défila devant lui, et la tribu de Juda fut saisie, et dans cette tribu, la famille de Zara fut saisie, et, dans cette famille, la maison de Zabdi fut saisie, et, dans cette maison, Hacan fut saisi, et Hacan, foudroyé par cette effrayante enquête, avoua tout. Il avait détourné une partie du butin, et il l'avait cachée dans sa tente... Au milieu de cette sainte guerre, où toute rapine était défendue, il n'avait songé qu'à lui-même... Par son vol sacrilège, il avait attiré le châtement divin sur tout Israël, aussi fut-il mis à mort sans pitié.

Il faut nous rappeler ici, mes frères, le sens solennel qu'avait chez les Juifs cette expression de *l'interdit*, qui de la Bible a passé dans notre langue. Israël avait été choisi pour une grande mission; il devait conserver au milieu de l'ancien monde la connaissance du vrai Dieu, la loi morale et l'espérance du Rédempteur; il portait dans son sein les destinées de l'humanité. Pour une telle mission, il fallait qu'il restât isolé parmi les peuples, il le fallait d'autant plus que, comme nous le savons par l'Ancien Testament lui-même, le caractère naturel des Juifs les portait, aussi bien que les nations voisines, à l'idolâtrie, aux passions infâmes qu'avait divinisées l'ancienne Asie, et tout au moins à l'espérance d'un agrandissement de territoire et d'une gloire guerrière. Aussi était-il interdit aux Israélites d'avoir aucun rapport avec les étrangers; à la guerre surtout, le butin fait par eux ne devait appartenir à personne (admirable prescription qui devait réprimer toute passion cupide chez ce peuple avare et lui rappeler qu'il ne combattait pas pour s'enrichir). Tout ce qui avait été pris aux Cananéens devait être consacré ou sacrifié à l'Eternel. Ainsi Hacan, en commettant son crime, en enfouissant dans sa tente l'or, l'argent et les vêtements précieux déro-

bés aux ennemis, avait ajouté le sacrilège au vol, et c'est là ce qui nous explique la sévérité de sa condamnation.

Mes frères, les temps sont changés; le peuple de Dieu n'est plus renfermé dans des limites nationales; les jugements de Dieu ne s'exercent plus immédiatement et d'une façon visible par la main des hommes; en un mot, la théocratie n'est plus; mais l'enseignement contenu dans mon texte est aussi vrai, aussi nécessaire au milieu de nous que lorsqu'il y a trente siècles, Josué le faisait ressortir aux yeux d'Israël par le châtement d'un coupable

Chrétiens, nous sommes placés au milieu d'un monde contre lequel il faut lutter sans cesse; nous devons, comme l'Israël d'autrefois, y être les témoins de Dieu par notre langage et surtout par notre vie; nous devons donc renoncer à toute habitude coupable, à tout attachement criminel, en un mot, à tout interdit. Oh! je sais bien, mes frères, que tant que nous marcherons ici-bas nous y traînerons avec nous les restes d'une nature mauvaise et nous y serons surpris par le péché qui nous enveloppe aisément; mais ce n'est point à ces fautes, à ces chutes, si tristes qu'elles soient d'ailleurs, que s'applique le mot d'interdit; j'ap-

pelle ainsi une habitude mauvaise, une affection coupable, un mal caché, que la conscience condamne, mais auquel on ne renonce pas. Voilà, mes frères, le danger auquel je veux vous rendre attentifs.

+

Il y a de l'interdit parmi vous, ô Israël! Ézéchiél nous raconte une vision saisissante : Dieu, pour lui révéler le véritable état de son peuple, perce devant ses yeux les parois des maisons de Jérusalem. Alors tout ce peuple lui apparaît avec ses idolâtries, ses pratiques honteuses, ses désordres, sa corruption couverte d'ordinaire du voile d'un formalisme hypocrite, et le prophète en est épouvanté. Il en savait beaucoup déjà, mais ce qu'il voit dépasse toutes ses idées. Eh bien ! si les murailles de nos demeures étaient transparentes, croyez-vous qu'on n'en verrait pas sortir de tristes et navrantes révélations ; si les pierres de nos maisons pouvaient parler, n'auraient-elles pas d'étranges choses à nous dire <sup>1</sup> ? Quel contraste peut-être entre notre attitude ici, en public, sous le regard de nos frères, et notre vie ordinaire !... Quelle contra-

<sup>1</sup> Lire, sur ce sujet, *Hacan*, discours de M. le pasteur Bertholet.

diction dérisoire entre les vœux, les désirs, les espérances qu'expriment nos prières ou nos cantiques, et nos conversations les plus habituelles! Les uns, déchirant sans pitié les absents, se font un détestable plaisir de la médisance..., les autres, se laissant envelopper par les honteux liens de la mollesse, du bien-être, de la sensualité, deviennent incapables de répondre aux appels les plus pressants de la misère, c'est-à-dire à la voix de Dieu même, et prennent leur parti de n'être que des serviteurs inutiles... D'autres, nourrissant leur imagination du mal auquel ils n'oseraient se livrer ouvertement, s'égarent dans des rêves malsains et repaissent leur curiosité de lectures qu'ils ne voudraient pas avouer... D'autres enfin encouragent chez ceux qui les entourent, par leur exemple, leur légèreté et leur langage tout mondain, des dispositions qui peut-être perdront leur âme. Est-ce là tout? Etes-vous certains que Dieu ne découvre pas d'autres désordres dans votre vie? Est-ce que vos actions n'ont jamais rien d'équivoque? Est-ce qu'aucune liaison coupable ne vous retient sous son joug? Est-ce que les affaires auxquelles vous vous livrez peuvent supporter l'examen du divin Scrutateur? Je l'ignore, mais il m'est bien difficile de croire que de semblables questions, tom-

bant au milieu d'un auditoire aussi nombreux que celui-ci, soient des questions oiseuses. Je me rappelle qu'il y a quelques années un prédicateur parlait, dans une des villes les plus importantes de l'Angleterre et devant un auditoire des plus choisis, sur l'absolue nécessité de restituer le bien mal acquis... A voir sur les bancs de son église l'élite d'une société cultivée et chrétienne, on eût pu croire qu'il se méprenait singulièrement et que ces paroles n'atteindraient personne, et cependant, les jours qui suivirent, des sommes considérables restituées spontanément à l'Etat ou à des particuliers prouvèrent qu'il avait frappé juste<sup>1</sup>... Admettons cependant que notre vie privée n'abrite aucun désordre, aucun interdit, en est-il de même de nos cœurs? et si Dieu en perçait la paroi, n'y découvrirait-on pas des affections, des habitudes, des passions qui ne peuvent se concilier ni avec notre foi, ni avec notre nom de chrétien, ni même avec notre langage le plus habituel?...

Oseriez-vous avouer, mes frères, je ne dis pas les tentations qui souvent traversent votre cœur, car elles peuvent n'être que des surprises soudaines auxquelles vous ne vous arrêterez pas long-

<sup>1</sup> Je fais allusion à une prédication d'un prédicateur américain, le docteur Finney, à Liverpool.



temps sans dégoût, elles ne sont pas l'expression sincère de votre nature....., mais oseriez-vous avouer ce qui fait le fond même de votre vie, les affections qui remuent le plus profondément votre cœur, les pensées que vous savourez d'ordinaire, les habitudes auxquelles vous n'avez point encore renoncé? — Or, c'est là ce qui est redoutable, car si le mal, quand il devient une habitude, est toujours effrayant, que sera-ce donc que le mal toléré, accepté, conservé, que dis-je, grandissant à l'ombre de la croix et sous le regard du Dieu saint?

J'ai hâte de le reconnaître : au début d'une vie chrétienne, dans la ferveur du premier amour, un tel état d'âme est impossible... Alors on est plutôt tenté de prendre le péché en pitié et de le traiter comme un ennemi vaincu... Quand le Prince de la vie est descendu dans notre âme et qu'il l'a transformée en sanctuaire, quand nous y avons entendu les divines harmonies de la sainteté et de la miséricorde qui s'y sont réconciliées, quand l'assurance du pardon y a répandu une félicité que ne connaissent pas les anges, quand nos affections et nos volontés brisées y ont exhalé un parfum plus doux que celui que Marie répandit

sur les pieds du Sauveur, comment croire alors que cette âme honorée d'un tel amour puisse jamais être possédée par des passions frivoles, mesquines, méchantes ou grossières?... Pourtant, qu'est-il arrivé?

Lorsque nous offrions notre âme à Dieu, un interdit y était conservé, ou peut-être il y pénétrait plus tard; c'était un attachement idolâtre, une habitude invétérée, qui avait semblé morte un moment; placé sur la limite extrême de notre âme, cet ennemi nous paraissait peu dangereux; et cependant, alors même, nous ne pouvions pas nous justifier en alléguant notre ignorance, car la voix du Dieu fidèle nous avertissait du péril, mais déjà nous commencions à chercher des excuses, alléguant que nous ne pouvions pas faire à Dieu tous les sacrifices à la fois, et ne nous apercevant pas que l'amour qui calcule n'est déjà plus un véritable amour... Cependant, les jours s'écoulaient, et dans notre âme, devenue chrétienne, l'interdit subsistait; abrité dans ses profondeurs, il n'y occupait qu'une petite place, mais semblable à ces plantes mauvaises qui croissent rapidement et absorbent les sucs vivifiants du sol, il étendait partout ses racines, en sorte qu'elles se mélaient aux fibres les plus ténues de notre cœur...; le danger croissait,

et Dieu redoublait ses avertissements..., des prédications qui semblaient faites exprès pour nous et où nous retrouvions la peinture exacte de notre état, des paroles incisives et inattendues, des passages de l'Écriture, rencontrés comme au hasard, jetaient dans le fond de notre cœur une lumière effrayante et nous y montraient l'ennemi assis au centre même de notre vie. — Mais qui ne sait, mes frères, que nous avons cette déplorable faculté de ne pas vouloir voir ? Vous avez rencontré, sans doute, de ces malades obstinés à ne pas comprendre le danger qui les menaçait, repoussant les avertissements d'une amitié sincère, se cramponnant à l'existence, et sachant trouver des indices de santé jusque dans les fébriles accès du mal qui les consumait... Hélas ! dans la vie spirituelle il en est de même ; nous ne voulons pas avouer que notre âme est malade, nous nous efforçons de nier le désordre secret qui la ronge..., et, pour nous donner le change à nous-mêmes, nous recueillons avec soin tous les indices de vie et de santé qu'elle manifeste encore... Nous regardons à nos habitudes religieuses, à nos bonnes œuvres, à nos aumônes, à nos émotions, aux larmes que nous avons répandues au pied de la croix, sans songer que plus ces émotions ont été réelles, plus notre responsabilité

est grande, plus notre infidélité est criminelle; nous comptons tous les sacrifices que nous avons faits à Dieu, volontiers nous en ajouterions de nouveaux, d'extraordinaires même que Dieu ne nous demande pas, et tout cela pour avoir le droit de refuser celui qu'il nous demande, celui qu'il fallait lui offrir tout d'abord, celui sans lequel tous les autres ne sont rien... Peut-être même cherchons-nous par les effusions d'une piété bruyante, active, empressée, à nous distraire de nos remords... Peut-être, au moment où le mal est le plus fort, redoublons-nous de zèle apparent... Ainsi, peu à peu, nous prenons l'habitude de la dissimulation avec les autres et avec nous-mêmes... Il y a désormais en nous deux existences : l'existence extérieure, morale en apparence, religieuse et réglée, admirée peut-être par les hommes, et au-dessous notre vraie vie où s'abrite et grandit la passion coupable que nous n'avons point voulu sacrifier ! Oh ! qu'elle a pris un développement rapide ! Il nous semblait qu'elle n'était rien, et maintenant elle exerce en nous une puissance extraordinaire... Je le crois bien, elle occupait dans nos cœurs la place la plus intime...; comme une idole de prédilection, elle s'était élevée dans le sanctuaire que Dieu seul devait occuper... A elle allaient nos pensées et nos

affections, en elle se concentrait notre vie, d'autant plus intense qu'elle était plus cachée... Maintenant, c'en est fait, l'y voici tellement établie qu'elle nous tient sous son esclavage, et nous voici nous-mêmes devenus des pharisiens bien plus coupables que ceux de l'Évangile, parce que nous savons dès notre enfance combien Jésus-Christ a le pharisaïsme en horreur..., nous voici chrétiens d'apparence et de langage, ayant une vie dont la façade est celle d'un sanctuaire, et dont l'intérieur est plein de corruption.

J'ai essayé, mes frères, de vous dire comment on peut se laisser aller à conserver l'interdit dans son cœur. Je ne sais si quelqu'un reconnaît ici son histoire; mais si cette maladie n'est jamais parvenue chez vous à sa période extrême, il me semble difficile que nous n'en ayons pas tous senti les atteintes, et nous pouvons les sentir demain. Aussi ai-je cru remplir un devoir en vous en signalant la marche tortueuse et perfide... Il me reste maintenant à vous indiquer les symptômes irrécusables par lesquels se trahit sa présence.

— Et tout d'abord, mes frères, quand une âme abrite

un interdit, cette âme est triste et la paix de Dieu l'abandonne..., car, dans l'état déplorable où elle s'est plongée, elle ne peut connaître et savourer ni les joies célestes de la communion divine, ni les joies coupables du monde. Elle ne peut plus connaître les premières, car comment voulez-vous que la joie chrétienne s'associe au péché? Mettrez-vous un psaume d'actions de grâce sur les lèvres de David adultère, souffrirez-vous que Pierre vous parle de l'assurance joyeuse du salut au moment où il vient de renier Jésus-Christ? Ah! la paix divine au milieu d'une vie coupable serait une si monstrueuse inconséquence que la conscience du dernier des hommes en serait révoltée... Mais si l'âme qui conserve un interdit ne peut plus goûter les joies divines, elle ne peut plus goûter non plus les joies du péché...; elle avait cru trouver le bonheur dans sa passion coupable, mais ce bonheur est tout empoisonné de honte et de remords...; il s'y mêle une telle amertume que l'épreuve la plus austère serait plus acceptable que ce bonheur-là. En vain le chrétien cherche à s'étourdir par la séduction du mal. Il en sait trop pour pouvoir s'y laisser prendre jamais... Son regard, éclairé par la lumière de l'Évangile, perce à jour tout le prestige d'une passion coupable; il voit tout ce qu'elle re-

cèle d'égoïsme, de honte et de dégradation... Il a connu autrefois les pures joies de la sainteté, il a marché sous un ciel limpide qui versait sur son chemin la lumière et la paix, et maintenant cette vie coupable dans laquelle il s'engage n'est plus qu'une nuit d'orage qu'illuminent par moments les sinistres éclairs du péché; il a connu les joies de l'amour divin, il a senti son cœur traversé de ses pures flammes....., et maintenant comment pourrait-il s'associer au bonheur des mondains, comment pourrait-il partager leur ivresse, et se laisser prendre à cette séduction dont il sait depuis longtemps le vide, le néant et la vanité? Il en sait trop pour partager ces illusions, trop pour être mondain sans honte et sans remords... Dès lors, que fera-t-il? Une tristesse indicible vient l'abattre. On voit quelquefois, mes frères, des personnes atteintes de ce que les médecins appellent un marasme... Une inexplicable langueur s'est emparée de tout leur être..., tout effort leur devient pénible..., leur visage pâlit, leur corps s'affaiblit et dépérit sans cause apparente; mais après la mort on découvre un organe gravement atteint. Eh bien! il y a un marasme pour l'âme comme pour le corps, et sa cause secrète, c'est toujours quelque désordre moral par lequel la vie intérieure s'en va... A quoi ser-

vent alors toutes les bénédictions d'en haut ? Lorsqu'un ver est à la racine d'un arbre, c'est en vain que les tièdes ondées l'arrosent, c'est en vain que le soleil vient échauffer sa sève, ses feuilles jaunissent, ses rameaux se dessèchent, et dans la saison même où tout renaît, il meurt frappé sans remède<sup>1</sup>... Que chacun parmi nous s'interroge, qu'il cherche la cause de ses langueurs et de ses tristesses, qu'il se demande pourquoi l'Évangile ne lui apporte aucune joie. Heureux s'il ne découvre pas au fond même de sa vie un interdit qui suffit à tout expliquer !

Non-seulement ce mal secret nous ôte toute notre joie, il paralyse toute notre force. C'est au jour où Hacan cacha de l'interdit dans sa tente qu'Israël fut battu par ses ennemis..., jusque-là, il avait toujours triomphé d'eux... Dans la vie chrétienne, il en est de même... Il n'y a de force réelle et durable que dans la sincérité. Ah ! je comprends que dans d'autres domaines on puisse réussir sans être convaincu ; je comprends qu'en politique des hommes aient entraîné après eux la foule en les séduisant par des paroles sonores, et aient élevé

<sup>1</sup> Bertholet.



l'édifice de leur popularité sur la profession de principes qui n'étaient pas sincères; je comprends encore que le fanatisme puisse être inspiré à des multitudes par des meneurs habiles qui ne le partagent pas, cela s'est vu de tout temps; mais c'est l'honneur du vrai christianisme qu'il ne peut jamais être prêché d'une manière efficace par ceux dont la vie intérieure dément la profession... Une Eglise, par exemple, dans laquelle la vie spirituelle a tari, pourra abonder en talents de premier ordre; son action sera sans influence. Or, ce qui est vrai d'une Eglise, l'est bien plus encore des individus. Quiconque abrite un interdit dans son cœur et dans sa vie est par cela même frappé d'impuissance. Comment agirait-il, en effet, quand il entend au dedans de lui un invisible témoin qui lui reproche de prendre une attitude et un langage auxquels sa vie donne un déplorable démenti? Sa conscience est là devant lui, comme un fantôme dont l'œil perçant pénètre dans les profondeurs de sa vie. D'une voix mystérieuse, mais qu'il est bien forcé d'entendre, elle lui dit qu'il joue un rôle indigne. S'il veut parler, elle lui ferme la bouche, s'il veut agir, elle paralyse son bras, tellement que, de guerre lasse, il finit par rester silencieux et inerte, sacrifiant au péché la cause de Dieu qu'il

devait servir. Oh ! qui nous dira combien d'âmes se sont ainsi perdues, perdues pour tout ce qui est vrai, saint, éternel, perdues par un désordre caché, par un attachement coupable, par une idolâtre recherche de la gloire humaine... Nous les avons vues partir sur l'océan de la vie chrétienne comme des vaisseaux qui sillonnaient rapidement les ondes, le vent enflait leurs voiles, une main ferme tenait leur gouvernail, un avenir brillant les attendait... ; mais, dans les profondeurs du navire, une fissure à peine aperçue laissait pénétrer l'eau ; goutte à goutte, elle entraît, jour et nuit, à chaque heure ; et la marche du vaisseau devenait plus lente, et nul ne savait pourquoi, jusqu'au jour où le vaisseau tourna sur lui-même et où il ne nous resta que le lugubre souvenir d'une foi disparue, et d'une espérance éternelle qui avait fait place au néant.

Mais, de toutes les conséquences d'un interdit, il en est une plus redoutable encore que celles que j'ai déjà nommées : c'est l'endurcissement. Mes frères, si vous savez quelque chose de plus affreux que l'endurcissement, dites-le-nous ; pour moi, je n'imagine rien qui doive nous effrayer davantage, et ce qui est terrible, c'est qu'on y arrive souvent par une pente insensible. Vous avez, je le suppose,

conservé un interdit dans votre cœur. Au commencement vous n'êtes point tranquille; il y a, au contraire, des moments où votre cœur, attiré d'un côté par Dieu et de l'autre par le monde, semble se déchirer; mais la convoitise, la passion ont été les plus fortes et vous ont asservi. Dès lors, commence dans votre cœur une irritation sourde contre Dieu, contre sa Parole, contre tout ce qui vous parle de sainteté et de salut; un malaise étrange s'empare de vous quand vous lisez l'Évangile, vous glissez avec une rapidité fébrile sur certains passages dont le sens est trop clair. La foi des autres vous irrite et leur sainteté vous condamne. Vous trouvez à les surprendre en faute une joie délicate; vous comptez avec bonheur leurs inconséquences, il vous est doux de savoir qu'après tout chacun vous ressemble, et qu'il n'est pas de vie chrétienne qui supporte un minutieux examen. Instinctivement vous cherchez une doctrine facile, accommodante; il vous faut des prédications qui rassurent et endorment votre conscience par une fausse paix, mais vous ne pouvez supporter celles qui vous dévoilent vos secrètes misères, vous souffrez au contact d'une main fidèle qui vient se placer sur votre blessure en vous révélant que le mal est là... Ainsi vous jugez vos frères avec amertume

et volontiers vous vous affranchissez d'eux... Mais quand ils ne sont plus là, votre conscience demeure, et comment l'endormir, comment l'acheter?... Il y a, mes frères, dans l'argot des prisons un mot qui fait frémir. Savez-vous comment les criminels appellent la conscience? Ils l'appellent *la muette*. La muette! oh! c'est qu'ils voudraient bien qu'elle le fût!... Peut-elle le devenir jamais? je l'ignore. C'est un de ces secrets que Dieu seul connaît; mais je sais bien que si quelque chose pouvait étouffer sa voix, ce serait un interdit prolongé. Quand un homme persévère dans une vie criminelle cachée sous une pieuse apparence, tous les ressorts de sa vie morale finissent par se briser; c'est tout au plus s'il y reste de la place pour la crainte et le désespoir. Les choses spirituelles n'ont plus pour lui ni couleur, ni saveur, il a perdu le sens par lequel on les discerne; « tout est fade et languissant dans son être; il le sent; il comprend qu'il en devrait gémir; il prévoit sa perte, et il n'a pas la force de s'en effrayer<sup>1</sup>; » et les réalités les plus solennelles et les plus terribles viennent s'amortir sur son cœur comme sur un timbre de plomb... » Oui, devant un semblable état d'âme, il faut s'épouvanter, car l'en-

<sup>1</sup> Vinet, *Essais de philosophie morale*.

durcissement sans remède, hélas ! c'est la perdition commencée, en attendant le jugement éternel. —

Comprenez-vous maintenant tout ce que signifie cette parole : « Il y a de l'interdit parmi vous, ô Israël ? » Eh bien ! si vous l'avez compris, que chacun s'examine, que chacun cherche dans sa demeure et dans sa vie, que chacun apporte à Dieu le sacrifice que Dieu attend de lui. Ici, pas d'illusion, pas d'équivoque, disons-nous bien que nous n'échapperons pas au regard de Dieu.

Certes, quand les trompettes des lévites appelèrent tout Israël au tabernacle d'assignation, afin que Josué passât le peuple en revue, Hacan dut se dire : « Qui me connaîtra dans cette multitude immense ? qui saura discerner l'argent et l'or que j'ai enfouis dans ma tente ? » Et, cependant, avez-vous remarqué avec quelle brièveté solennelle l'Écriture nous raconte son jugement : « Et Josué fit passer devant lui tout Israël, et la tribu de Juda fut saisie, et dans cette tribu, la famille de Zara fut saisie, et dans cette famille, la maison de Zabdi fut saisie, et dans cette maison, Hacan fut saisi ? » Voyez avec quelle sûreté la justice divine atteint le coupable, comme l'aigle qui, en descendant du ciel, décrit des cercles toujours plus resserrés jus-

qu'au moment où il étroit sa victime. Ne croyez donc pas pouvoir échapper à Dieu. Quelque secret que soit votre crime, à quelque profondeur que vous l'ayez enfoui, le jour viendra où vous devrez en rendre compte. Seul, dans la multitude de vos semblables, vous aurez à comparaître, et la voix de Celui qu'on ne trompe pas vous arrachera votre aveu... Ah! que ne donneriez-vous pas alors pour vous être débarrassé de cette passion, de cette habitude, de ce gain mauvais, de ce crime enfin, auquel votre âme s'est attachée et qui vous aura perdu!

Je termine, mes frères, ce long et douloureux examen... Je sais que ma parole vous aura semblé sévère, et je ne serais pas surpris que l'on me reprochât d'avoir troublé des âmes... Troublé les âmes! ah! plutôt à Dieu que nous pussions les troubler, mais ce que je crains; voulez-vous le savoir? c'est de n'avoir pu y réussir. Montrez-les-moi donc ces âmes saintement troublées, tremblantes à la pensée de l'interdit qu'elles conservent encore, désireuses de glorifier leur Sauveur par une parfaite obéissance..... Je le dirai avec une profonde tristesse, rien n'est plus rare aujourd'hui dans notre

ministère que de rencontrer des hommes qui tremblent à la pensée du jugement de Dieu. On vient à nous pour s'instruire, on vient plus souvent encore pour être consolé, tous les jours on vient pour être secouru..., mais la parole que, pour ma part, j'ai le plus rarement entendue est encore celle-ci : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Ce que nous voyons aujourd'hui, ce sont des âmes aisément distraites, aisément rassurées, mais le saint amour qui tremble à la pensée de contrister Dieu, hélas! je le cherche, et le premier ici, je dois me frapper la poitrine, en avouant qu'à peinc, moi qui vous en parle, je le sens comme il faudrait le sentir.

Ici même, savez-vous ce qui va se produire? Ce sont les âmes les plus droites, les plus sanctifiées, les plus pures, qui vont se demander avec inquiétude si elles ne conservent pas un interdit dans leur vie, tandis que le criminel Hacan, après s'être assuré que ce discours ne le concerne point, a déjà nommé dans son cœur ceux de ses frères auxquels il prétend qu'il s'applique..... Oh! ruse de nos cœurs, inconcevable légèreté! N'avais-je pas raison de dire : « Plût à Dieu que nous pussions vous troubler. »

Car, enfin, nous ne voulons vous troubler, mes

frères, qu'afin que vous soyez sauvés. Et quelle joie immense et profonde inonderait votre cœur si aujourd'hui, à cette heure, sans plus de retard, vous veniez apporter aux pieds de Dieu tout ce que vous lui avez si longtemps refusé ! si, comme la pénitente de l'Évangile, vous veniez briser à ses pieds ce qui vous était le plus cher ! Ah ! mes frères, ce serait un bonheur plus grand que celui des anges, ce serait la félicité du ciel. Jusqu'à présent, vous n'avez vu dans ce sacrifice que ce qu'il vous coûte, voyez donc aujourd'hui ce qu'il vous donnera..., voyez cette conscience calmée, ce cœur pacifié, cette dignité intérieure reconquise, cette vie arrachée à une honteuse servitude et consacrée à la plus noble des causes..., voyez par-dessus tout la délicieuse certitude de l'approbation divine, la possession de cet amour qui fera votre joie dans l'éternité. Voilà, mes frères, ce que Dieu vous destine en cette journée... Ah ! ne le refusez pas, venez à lui, et, dans le silence, consommez le sacrifice qu'il attend de vous. Amen !